

**Gatien Mabounga**

**Ma peinture  
est une métaphore  
de la vie**

Partout autour de nous  
on démolit, on tue et on enterre,  
que ce soit à la ZUP ou au Congo.

La pelle est en ce sens  
un outil symbolique,  
très ambivalent.

Grâce à elle, on devient riche,  
mais on peut aussi mettre en terre.

Ces toiles à la fois violentes et clownesques  
se rapportent à ma propre histoire  
d'homme exilé et à la tragédie du Congo.

in : La Nouvelle République, avril 2007  
Exposition à la Galerie Carla Milivinti, Blois

**Gatien Mabounga**

Gatien Mabounga est né à Pointe Noire en 1964.

Il apprend de son père le métier de relieur et suit des études en chaudronnerie.

Avec son frère, il s'ouvre à l'art et à la poésie. En 1984, il réalise ses premières oeuvres abstraites et s'installe en France en 1989.

Ses oeuvres ont été présentées par la galerie Jean-Claude Riedel et par la galerie Askéo à Paris.

Une peinture paradoxale, violente et sensuelle, grinçante et joyeuse, désespérée et vitalisante, mais toujours une image directe.

Il vit et travaille à Blois où il a exposé en avril 2007 à la galerie Carla Milivinti.

in : Africultures n°58, l'Harmattan, mars 2004

**La couleur est en moi**  
**Je suis la couleur**

C'est ce qu'affirme Gatien Mabounga, ce peintre aux dons révélés par un père relieur pour qui il a l'idée d'enrichir le cuir de piments colorés et par un frère poète qui lui donne le goût des mots évocateurs d'images. Sa couleur peut aussi s'accommoder du hasard, ainsi d'une transparence involontairement obtenue après qu'il ait nettoyé bouteilles et pinceaux.

Epris d'infini, Mabounga retarde encore et encore le moment de terminer une peinture. Il y revient jusqu'à la lassitude. L'abandonne. La jauge par clichés interposés pour mieux la reprendre. Sans doute voudrait-il n'en être jamais dépossédé.

« Je ne sais pas dessiner. Je bricole. C'est pourquoi je souligne mes personnages d'un cerne épais ».

Gatien Mabounga nous donne un faisceau d'images où l'homme n'est pas forcément l'homme, l'ossement pas forcément synonyme de la mort, où rats et crapauds ont plus d'humanité que vous et moi, où le

couple s'apparie à la manière des bêtes. Non pas qu'il veuille volontairement brouiller les cartes mais tenter plutôt de confronter notre regard par trop restrictif et trop manichéen à une lecture autre. La lecture d'un dessin simple, cerné, fulgurant par sa couleur, cathartique à l'évidence, déstabilisant de contrastes et de rébellion non contenue. Sa manière n'appartient qu'à lui, ne se satisfait d'aucun tiroir : pas assez d'oxygène, pas assez d'espace !

Il faudrait bien que ce Gatien là ne nous échappe pas.

Martine Arnault-Tran, in : « Cimaïse »  
Galerie Askéo, Paris, sept / oct 2000

**Ça dépend dans quelle langue  
le corps regarde**

Entretien  
avec Gatién Mabounga

**\_La danse et le combat sont des thèmes que l'on retrouve souvent dans ta peinture.**

Parce que la danse et le combat c'est l'origine de ma peinture, c'est torturer le corps, c'est plier le corps, c'est dire que le corps est semblable à du caoutchouc. Tu sors de ton corps et tu le regardes. C'est magique parce que le corps peut faire des choses que l'esprit lui dicte. C'est comme un champ de bataille et pour moi la tension de la danse ressemble à ça. Pourquoi les gens ne disent pas que le corps est éphémère ? J'essaie de traduire cela. Le corps n'est rien, le corps subit, le corps pleure, il est rigide, en même temps il n'est rien. L'esprit dicte mais c'est le corps qui est là. Dans le travail, c'est le corps qui souffre. Le corps n'est rien d'autre qu'un chiffon.

**\_Dans le combat et la danse il y a deux personnes qui s'affrontent ou qui s'unissent. Il y a une relation...**

Quand les corps se confrontent, ils s'accouplent encore. Ça ne forme qu'un, il n'y a qu'un corps. L'autre n'est pas visible. Dans la danse, on ne voit qu'un corps. Dans les mouvements, on voit une tension qui en cache une autre. Il n'y a qu'une ligne qui est visible, il n'y a pas deux lignes... Mais je ne montre pas que la souffrance du corps, je montre aussi sa sensualité. On peut voir une

beauté dans la souffrance, mais on peut se dire : je ne regarde pas parce que ça me transgresse. Moi je vois les deux. Cette souffrance devient quelque chose qui te regarde, elle peut aussi te donner le respect de l'autre. Je peux aussi montrer le mal pour faire du bien. Quand je faisais des choses érotiques sur le sida, on voyait les langues qui presque tombaient, où l'accouplement devenait odieux, mais il y avait aussi le plaisir. Le plaisir, c'est une folie. Tu oublies ce que tu es en train de faire parce que tu pars ailleurs.

**\_La netteté des images, c'est peut-être ce qui caractérise le mieux ta peinture.**

Je rentre un peu dans l'univers des enfants ; il est tellement simple, comme le coloriage. Je suis un enfant quelque part. Je n'essaye pas de bien dessiner, je ne veux pas formuler les détails, je vais directement sur le geste ; c'est lui qui compte. Je ne change pas de pinceau, le pinceau avec lequel j'ai commencé, c'est celui qui va finir le travail. Je veux qu'on me voie quand j'arrive à 100 km. Ouais ! il est en train de venir.

**\_Est-ce qu'un artiste, c'est avant tout quelqu'un qui pose des questions ?**

Pour moi, un artiste c'est avant tout un poète. Il ne donne pas, il fait, il écrit, il te donne une petite ouverture et c'est à toi de déchiffrer. Il t'emmène dans un univers qui n'est ni réel, ni absurde. En fait, c'est une illusion.

**\_On répète beaucoup que la peinture est morte au profit d'autres formes d'art comme la photographie.**

On dit que la peinture est morte. C'est la seule chose que je sais faire, c'est la seule chose qui me procure du plaisir. Pour moi, elle n'est pas morte ; elle me donne la vie. Pourquoi je vais courir pour faire comme tout le monde ?

Propos recueillis par Emmanuel Fillot  
in : Africultures n°58, l'Harmattan, mars 2004